

téristiques du style personnel de Norman, diplomate, un style assez sympathique dans l'ensemble mais qui pouvait comporter certains inconvénients. A la différence de bon nombre de ses collègues, il ne croyait pas l'élégance vestimentaire indispensable. Il préférait, je le répète, s'appeler fonctionnaire plutôt que diplomate. Il substituait au chapeau noir à bord roulé un feutre noir plus souple à large bord rabattu. Des détails peut-être, mais autant de signes d'une modestie et d'un sérieux caractéristiques de l'homme et de son désir de rester près du commun des mortels et de ne pas laisser s'atrophier sa sympathie pour l'homme moyen. Mais je soupçonne qu'il faut chercher dans les mêmes replis de son être les raisons de son faible talent d'orateur, pour employer une euphémisme. On se rappelle encore aujourd'hui son discours à l'Université de Toronto, qui venait de lui décerner un grade honorifique. Ce fut presque un désastre.

Il était aussi très piètre administrateur. C'est un fait avéré. Pour le mettre en relief, je me bornerai donc à citer, sans la moindre méchanceté, quelques exemples pris au hasard. Lorsque je servais sous ses ordres, à Londres, il m'arrivait de m'exaspérer un peu de la lenteur qu'il mettait à approuver ou à corriger mes dépêches. Je m'en confiai à sa secrétaire, qui me conseilla d'être patient. Elle m'expliqua qu'elle changeait chaque soir l'ordre des dossiers et documents placés sur son bureau et que mes projets de dépêches allaient sûrement faire surface tôt ou tard. Elle avait raison. Mais je me disais parfois que le travail de la mission se serait probablement arrêté net s'il était arrivé à Mlle Fleming de négliger cette rotation indispensable de la masse paperassière.

Mon autre exemple est peut-être un peu macabre. Lorsque Norman mourut, en juillet 1968, on lui fit de belles funérailles à la cathédrale anglicane d'Ottawa, lui qui, toute sa vie adulte, avait été sceptique et incroyant. Tout l'appareil funéraire fut mis en place, de façon admirable d'ailleurs, par Arnold Heeney, un anglican fervent qui fut toujours très fort en administration. Les prières sur la tombe terminées, dans le petit

cimetière à flanc de coteau de Wakefield, la tension disparut, comme c'est souvent le cas après des funérailles, et je me souviens que sur le chemin conduisant à la grande route, il y eut beaucoup de bonne humeur et de réminiscences parmi les occupants de notre voiture. Arnold nous fit tous rire aux éclats lorsqu'il dit: «La journée a été tellement typique des relations entre Norman et moi: il s'en tenait toujours aux grandes questions tandis que, derrière lui, je m'occupais du détail». Non, le détail ça n'a jamais été son fort. Il m'arrive de penser que, par un juste retour des choses, le ministère, longtemps sous-administré à l'époque de Norman Robertson, semble être devenu laborieusement suradministré. C'est du moins mon avis.

Mais le moment est venu de reprendre le style lapidaire du début. Il avait une vaste intelligence. Il était rempli d'enthousiasme, d'ingéniosité et d'humanité. En matière économique, le champ et la finesse de ses perceptions étaient vraiment étonnantes. Fin lettré, sa conscience littéraire n'avait pas de bornes.

Il pouvait être toutes ces choses et garder, voire cultiver, quand même un cynisme salvateur. C'est lui qui, le premier, m'a fait part de l'observation que fit à son fils le comte Oxenstierna, chancelier de la reine Christine de Suède: «Mon fils, lui dit-il, vous ne saurez jamais combien peu de sagesse gouverne le monde». Il m'a raconté qu'un jour où il avait accompagné Mackenzie King à une réunion des premiers ministres du Commonwealth tenue à Londres (ce devait être en 1944), il s'était rangé près du mur de la salle du Cabinet, à Downing Street, pour laisser passer les premiers ministres, lorsque Winston Churchill s'arrêta devant lui, et sans prétexte ni suite, lui lança: «Jeune homme, vous semblez avoir pris un intérêt cynique à ces délibérations». Observation à mon sens aussi juste qu'étonnante.

Norman Robertson avait bien ses défauts. J'en ai mentionné quelques-uns et j'ai fait allusion à d'autres. Mais si vous deviez conclure de mes propos que j'aimais cet homme-là presque au point de l'idolâtrer, vous n'auriez pas tort.